

Communication de Monsieur Michel Laxenaire



Séance du 20 mai 2016



Le bovarysme

Le concept de « *bovarysme* », issu de la littérature, a été adopté par la psychiatrie, avant de rejoindre la psychologie et la philosophie. Son nom parle pour lui : « *Bovarysme* » vient du nom de l'héroïne du roman de Flaubert, « *Madame Bovary* », publié en feuilleton dans la « *Revue de Paris* », en 1856, puis édité en volume l'année suivante. C'est un philosophe, un peu oublié aujourd'hui, Jules de Gaultier (1858-1942) qui a proposé de tirer un concept psychologico-philosophique du roman de Flaubert. Ce concept, « *le bovarysme* », a été décrit pour la première fois dans un article de 1882, auquel Jules de Gaultier avait ajouté en sous-titre : « *La psychologie dans l'œuvre de Flaubert* ». Il en a ensuite considérablement élargi la signification dans un travail important de 1902. Le « *bovarysme* » y devient l'élément essentiel d'une conception philosophique globale, dans laquelle l'œuvre de Flaubert ne joue plus qu'un rôle secondaire.

Défini par Jules de Gaultier comme « *le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est* », le bovarysme a beaucoup intéressé les psychiatres de la fin du XIX^e siècle, qui en ont fait une forme de l'hystérie, à l'époque très à la mode. Malgré cette liaison initiale, le bovarysme n'a pas été adopté par la psychanalyse et ne fait pas partie du vocabulaire freudien. Un peu plus tard, au début du XX^e siècle, le concept a été incorporé à la symptomatologie de différents troubles mentaux, avant de retomber dans un relatif oubli, jusqu'à ce qu'un psychiatre norvégien, Per Buvik, ait, en 2006, l'excellente idée de rééditer le premier article de Jules de Gaultier de 1882. Cette réédition, a incité des

psychiatres contemporains à repenser le concept et à en élargir la signification dans ses dimensions psychologiques et philosophiques.

L'itinéraire du bovarysme est donc complexe, puisqu'il va de la littérature à la philosophie en passant par la psychiatrie. Il servira néanmoins de fil conducteur à ce travail car il permet de donner du concept une conception approfondie quant à ses origines et de l'actualiser par des considérations contemporaines.

Le bovarysme dans la vie d'Emma Bovary

Qui était donc Madame Bovary pour que, à l'instar de Tartuffe et de Don Juan, son nom propre devienne un nom commun ? Le processus n'est pas si courant et mérite d'être souligné. Emma Bovary était la fille d'un gros fermier normand, « *le père Rouault* » qui, ayant l'ambition de faire de sa fille « *une Dame* » et non une fermière, comme c'eût été normal, l'envoya parfaire son éducation au couvent des Ursulines de Rouen. Au couvent, Emma travaille peu et passe le plus clair de son temps à lire clandestinement de nombreux romans. « *À 15 ans, écrit Flaubert, Emma se graissa les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture. Avec Walter Scott, elle s'éprit des choses historiques, rêva bahuts, salles de garde et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage, qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir. Elle eut à ce moment-là le culte de Marie Stuart, Jeanne d'Arc, Héloïse, Agnès Sorel, la belle Ferronnière, Clémence Isaure, pour elle, se détachaient comme des comètes sur l'immensité ténébreuse de l'histoire* ».

Cette passion pour les romans constitue un premier élément, pour ainsi dire le socle de « *la personnalité bovaryque* ». Chez Emma Bovary, dont la vie sentimentale est à l'origine du concept, la passion pour les romans confine à l'addiction et indique une fuite dans l'imaginaire aux dépens d'une insertion normale dans la réalité. Cette réalité, pourtant, va rattraper Emma et s'imposer à elle sous forme d'un mariage avec un médecin – en réalité un « *officier de santé* » comme on en formait à l'époque pour pallier le manque de vrais médecins – Charles Bovary. Le mari, est certes attentionné et amoureux mais un peu rustre et surtout à l'opposé des héros de romans, qui ont façonné l'imaginaire d'Emma pendant son adolescence. Flaubert semble accorder beaucoup d'importance à cette « *intoxication* » par les romans car il écrit : « *Cette lecture pernicieuse n'avait pour but que de faire oublier les désillusions du mariage aux jeunes filles rêveuses, déçues par le réalisme de la vie quotidienne de la femme mariée, comparé à leurs rêves d'adolescentes* ». Emma, éternelle adolescente, gardera toujours ses rêves de jeunesse sans jamais pouvoir les faire coïncider avec les dures réalités du mariage.

Elle découvre ainsi avec consternation que Charles avait : « *une conversation plate comme un trottoir, s'endormait aussitôt couché et, comme un paysan, portait un couteau dans sa poche* » !

Après le mariage, le couple s'installe dans un petit bourg de Normandie, Yonville, peuplé pour l'essentiel de bourgeois vulgaires, matérialistes et bornés. Parmi eux, Monsieur Homais, pharmacien, anticlérical, imbu d'une science mal assimilée qu'il puise dans des revues de vulgarisation, est une personnalité locale des plus typiques. Devenu un familier du couple, cet admirateur du progrès, va entraîner Charles dans une aventure pseudo-scientifique, qui va coûter cher à sa réputation. Il persuade un jour le jeune médecin inexpérimenté, de se lancer dans une opération de pied bot extrêmement délicate mais décrite dans les gazettes, où il trouvait sa science, comme « *une grande nouveauté scientifique* ». Charles hésite devant une telle aventure mais finit par accepter et opère un jeune habitant du bourg, Hippolyte, qui souffrait de cette malformation.

Monsieur Homais est aux anges et proclame que la gloire de l'opérateur rejaillira sur Yonville et fera du petit bourg une célébrité mondiale. Pour des raisons différentes, Emma est aussi enthousiaste que le pharmacien et pousse Charles à agir. Elle pense en effet que cette opération mirobolante fera de son mari « *un chevalier des temps modernes* », qu'elle pourra enfin l'admirer et vivre à côté « *d'un héros de la science* ». Sa gloire rejaillira sur elle et « *ce sera enfin comme dans les livres* ». Hélas ! On connaît la suite. L'opération tourne à la catastrophe. Hippolyte doit être amputé de la jambe et, au lieu de la célébrité escomptée, le pauvre Charles eut tous les jours sous les yeux le spectacle désolant d'un Hippolyte frappant de son pilon les pavés du petit bourg. Quant à Emma, sa déception fut immense. Elle eut l'impression d'avoir été définitivement privée de l'amour chevaleresque dont elle avait tant rêvé. Sa tentative pour faire passer son rêve dans la réalité se terminait par un cuisant échec.

Cet épisode, minutieusement décrit par Flaubert, permet de compléter la définition du bovarysme en montrant par un exemple concret que l'enthousiasme d'Emma était, en fait, « *un déni de réalité* » : pour un esprit normal, l'échec était largement prévisible ; pour Emma, il n'était même pas envisageable, tant son esprit romanesque se berçait de l'illusion que cette opération extraordinaire réaliserait l'idéal chevaleresque dont elle s'était nourrie dans les romans. Autre façon de dire qu'une des caractéristiques du bovarysme consiste à négliger la réalité pour se perdre dans des rêves d'inaccessible gloire ; la célébrité scientifique d'un mari effacé et terne étant pour Emma, ce que les rêves de chevalerie étaient pour don Quichotte, pauvre chevalier désargenté : dans un cas comme dans l'autre des utopies irréalisables.

Le temps passe et malgré l'échec calamiteux de son mari, Emma continue de vivre dans le monde chimérique que, jour après jour, elle se créé. Cette longue période d'ennui et de mélancolie se clôt un jour de façon inattendue sous forme d'une invitation à une soirée au château de Vaubyessard. Le Marquis d'Andervilliers, propriétaire des lieux, ayant soudainement décidé de se lancer en politique, avait pensé que Charles, du fait de sa position de médecin, pourrait lui être d'une certaine utilité. D'où l'aimable invitation.

Emma, l'espace d'un soir, voit se réaliser ses rêves de grandeur. Dans les salons brillamment éclairés du château, était rassemblé tout ce que le département comptait de notables. Emma, le temps d'une soirée, vit un rêve éveillé au milieu des danses, de la musique et des cotillons, éblouie par un vicomte, qui l'avait invitée à danser. La soirée fut un point d'orgue merveilleux dans la médiocrité de sa vie quotidienne. Malheureusement cette soirée mirifique mais unique aura, pour elle, de tristes conséquences. Dès le chemin du retour, elle se laisse aller à des regrets et à de tristes pensées « *La nuit était noire, écrit Flaubert. Quelques gouttes de pluie tombaient. Elle aspira le vent humide qui lui rafraîchissait les paupières. La musique du bal bourdonnait encore à ses oreilles, elle faisait des efforts pour se tenir éveillée, afin de prolonger l'illusion de cette vie luxueuse qu'il lui faudrait tout à l'heure abandonner... Son voyage à Vaubyessard avait fait un trou dans sa vie, à la manière de ces grandes crevasses qu'un orage, en une seule nuit, creuse quelque fois dans les montagnes* ».

Cette soirée magique eut pour première conséquence de donner à Emma l'illusion que ses rêves d'adolescente pouvaient réellement devenir des réalités. Hélas ! Elle découvrit rapidement que ce qu'elle avait vécu un seul soir était le quotidien d'une classe sociale qui n'était pas la sienne et à laquelle elle n'appartiendrait jamais. Le temps d'une soirée, mais d'une soirée seulement, Emma avait pu s'identifier à la marquise et à la châtelaine qu'elle aurait voulu être mais qu'elle ne serait jamais. Pendant le temps d'une danse avec un vicomte, elle s'était sentie « *autre que ce qu'elle était* », c'est-à-dire, en réalité, plus profondément elle-même qu'elle ne l'avait jamais été.

Pour son malheur, elle fit aussi ce soir-là une autre découverte, qui allait avoir de graves conséquences sur son avenir : elle découvrit l'incontestable pouvoir de séduction qu'elle exerçait sur les hommes et l'idée lui vint que ce pouvoir pourrait peut-être un jour l'aider à réaliser ses rêves les plus fous. Qu'un homme tombe amoureux d'elle et le miracle pourrait s'accomplir. « *C'est en séduisant les hommes, pensa-t-elle, qu'elle obtiendra tout d'eux* ». Cette idée, nouvelle pour Emma, était en fait celle de toute une époque : Au XIX^e siècle, l'homme était encore l'indispensable « *porteur social* » pour les femmes désirant vivre une vie autre que celle qui leur avait été imposée par leur condition sociale. Le sens

à la fois personnel et social de la soirée à Vaubyessard donne une troisième dimension à la définition du bovarysme, à savoir que l'illusion peut devenir réalité à condition de savoir utiliser les moyens que la société met à la disposition de ceux qui en savent lire les codes. Emma comprit ce soir-là que les codes de son époque passaient par la séduction des hommes et, une fois de plus, elle pensa : « *ce sera un amour comme dans les romans* » !

Et, comme dans les romans, en effet, Emma connaît un premier grand amour. À l'occasion des « *comices* », une grande fête agricole où les paysans normands venaient une fois par an écouter le préfet faire un discours sur les beautés de l'agriculture et le voir remettre des médailles aux éleveurs les plus performants (La description de « *la journée des comices* » est un des morceaux de bravoure du livre de Flaubert), Emma rencontre Rodolphe Boulanger, un nobliau, habitant le château de la Huchette, une belle propriété proche d'Yonville. Rodolphe, une sorte de Casanova de province, repère vite Emma et sa beauté mélancolique. Comme dans les romans-photos, il l'aborde en lui cueillant des pâquerettes.

« *Si j'en cueillais. Qu'en pensez-vous ?*

Est-ce que vous êtes amoureux ? Dit-elle, en toussant un peu.

Eh ! Eh ! Qui sait ? Répondit Rodolphe. ».

Sans aller dans le détail de cette conquête amoureuse, disons qu'Emma céda vite à Rodolphe. Elle prit l'habitude de le retrouver la nuit, quand Charles dormait. Elle quittait la couche conjugale pour le lit du séducteur et rentrait à l'aube, les pieds dans la rosée, par les petits chemins creux.

Mais des amours cachés (et donc coupables) ne lui suffisaient pas. Elle voulait vivre son rêve de façon officielle. Elle réussit donc – du moins elle le crut – à persuader Rodolphe de tout quitter et de partir avec elle recommencer une nouvelle vie loin, très loin dans un pays plus rêvé que réel. Flaubert s'attarde sur la description de ce pays « *très bovaryque* » :

« *Ils arriveraient un soir dans un village de pêcheurs, où des filets bruns séchaient au vent le long de la falaise et des cabanes. C'est là qu'ils s'arrêteraient pour vivre. Ils habiteraient une maison basse, à toit plat, ombragée d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer. Ils se promèneraient en gondole, ils se balanceraient dans des hamacs et leur existence serait facile, et large comme leurs vêtements de soie, toute chaude et étoilée, comme les nuits douces qu'ils contemperaient.* ».

Le réveil de ce rêve éveillé fut douloureux. Le jour prévu pour le départ, Rodolphe, au lieu de venir chercher Emma, lui fit parvenir une lettre, où il expliquait que décidément il ne quitterait pas la Huchette car il ne voulait pas gâcher la vie d'Emma. « *Du courage ! Emma, du courage ! Je ne veux pas faire*

le malheur de votre existence... Je garderai le meilleur souvenir de nos relations». Emma crut mourir de dépit. Elle monta dans le grenier avec l'idée de se jeter dans le vide, ne le fit pas, mais commença une maladie de langueur qui dura deux ans.

« Elle restait étendue, la bouche ouverte, les paupières fermées, les mains à plat, immobile, et blanche comme une statue de cire. Il sortait de ses yeux deux ruisseaux de larmes qui coulaient lentement sur l'oreiller ». « Quand elle se réveillait, elle criait : Et la lettre ? Et la lettre ? On crut qu'elle avait le délire... Pendant quarante-trois jours Charles ne la quitta pas. Il abandonna tous ses malades. Il ne se couchait plus, il était continuellement à lui tâter le pouls, à lui poser des sinapismes, des compresses d'eau froide. Ce qui l'effrayait le plus c'était l'abattement d'Emma ; car elle ne parlait plus, n'entendait rien et même semblait ne point souffrir, comme si son corps et son âme se fussent ensemble reposés de toutes leurs agitations ».

La description, quasi médicale, de cette affection psychosomatique éclaire un quatrième point de la définition du bovarysme : quand les rêves impossibles échouent à se concrétiser, le « *bovaryque* » passe de la tristesse du sentiment à la maladie du corps. C'est le moment où la psychologie cède la place à la psychiatrie. Dépression réactionnelle, « *conversion somatique* », dirait-on aujourd'hui : symptômes psychosomatiques en tout cas, qui ont incité les premiers psychiatres à rapprocher le bovarysme de l'hystérie.

Emma allait mieux. Un début de résilience sans doute. Pour fêter cette heureuse amélioration, Charles décide de l'emmener à l'opéra à Rouen. On donnait « *Lucia di Lammermoor* » de Donizetti ; coïncidence certainement voulue par Flaubert car l'opéra est une sorte d'illustration lyrique du bovarysme. Emma vécut l'intrigue comme si elle voyait en miroir sa propre histoire. Dès le premier acte, elle s'identifie à Lucia, mal mariée comme elle et, comme elle, malheureuse à en mourir. Bouleversée, elle voit son double scénique vivre son histoire jusqu'à la folie et au meurtre. Lucia tue le mari qu'on lui avait imposé. Emma ira-t-elle jusque-là ? Pas jusqu'au meurtre de Charles certes mais jusqu'au meurtre d'elle-même certainement, au suicide qu'elle accomplira dans des conditions dramatiques.

La soirée à l'opéra eut aussi une conséquence inattendue : Emma y retrouva par hasard Léon, le clerc de notaire d'Yonville, qui faisait alors un stage à Rouen. Une fois de plus, le destin sonnait à sa porte : un nouveau grand amour s'annonçait. Avec l'assentiment de Charles, elle resta quelques jours à Rouen et devint la maîtresse de Léon. Un fiacre parcourant au hasard les rues de Rouen hébergea leur première nuit d'amour. À l'époque, la scène fut jugée érotique et a été sévèrement reprochée à Flaubert lors du procès intenté à son livre. Pourtant il ne décrit pas ce qui se passe à l'intérieur du fiacre. Il le

suggère seulement, en insistant sur sa longue déambulation sans raison et sans but dans les rues de Rouen !

À partir de là, sous le prétexte de prendre des leçons de piano, Emma ira toutes les semaines à Rouen en empruntant « l'*Hirondelle* », la diligence qui relie le petit bourg à la grande ville. Léon, qui la recevait dans une petite chambre un peu minable, était certes plus sentimental que Rodolphe et aimait réellement Emma mais son statut social et sa personnalité falote ne correspondaient guère à ce que celle-ci attendait du chevalier romantique de ses rêves. « *Elle le voyait, écrit Flaubert, comme un fantôme fait de ses plus ardents souvenirs, de ses lectures les plus belles, de ses convoitises les plus fortes* » c'est-à-dire à travers son rêve. L'épisode du fiacre et les amours qui s'en suivirent amènent à définir un cinquième point du bovarysme : « *la réalité, même quand elle est agréable, n'est jamais à la hauteur du rêve qui l'a fait naître.* »

L'amour, pourtant sincère, qu'Emma avait pour Léon ne pouvait, au final, qu'être décevant au regard des amours grandioses dont elle avait été abreuvée dans les romans. De déception en déception, Emma court à l'abîme. Elle se lance dans des achats extravagants, hypnotisée par les discours fielleux d'un marchand de tissu malhonnête, Monsieur Lheureux. Cet homme diabolique venait presque chaque jour tenter la malheureuse avec des robes, des bijoux, des tissus dont elle n'avait nul besoin et surtout pas le moindre argent pour les payer. Toujours perdue dans ses rêves, Emma achète sans compter et sans se soucier des traites. Une seule chose compte pour elle : être belle pour continuer à séduire son amant.

Et ce fut la descente aux enfers. Monsieur Lheureux, refusant tout compromis, envoie l'huissier, qui menace de saisir la maison. Emma, acculée, s'humilie au point d'aller quémander les 3000 francs qu'elle devait au commerçant malhonnête, à Rodolphe, qui refuse, à Léon, qui ne les avait pas, au notaire qui les aurait bien donnés, à condition qu'Emma « *fasse l'amour avec lui* » – ce qu'elle refusa – et même au percepteur Monsieur Binet qu'elle connaissait à peine. Essuyant partout des refus, Emma, désespérée passe prendre de l'arsenic dans la réserve de la pharmacie de Monsieur Homais, l'absorbe et meurt dans des souffrances abominables, décrites sans doute un peu trop complaisamment, par Flaubert. Charles Bovary, désespéré, mourra de chagrin quelques mois plus tard.

Cette histoire dramatique est pourtant une histoire vraie : dans la réalité Yonville s'appelle Ry, un petit bourg à 20 kilomètres de Rouen. C'est là qu'exerçait, vers 1830, un certain Docteur Delamare, marié à une Delphine Couturier, qui le trompait effrontément. La femme adultère finit par se suicider en absorbant de l'arsenic et son mari mourut de chagrin quelque temps plus

tard. C'est ce fait divers, triste et banal, qui a servi de modèle au chef d'œuvre de Flaubert et qui a fait dire à son ami Maxime Ducamp, « *qu'il avait écrit un roman sur rien* », ce qui, par parenthèse, d'Alain Robbe-Grillet à Nathalie Sarraute, sera le mot d'ordre du « *nouveau roman* ».

De ce rien dramatique, de ce fait divers banal, Flaubert a tiré avec génie la description d'un caractère qui, en effet, mérite d'être érigé en concept. A travers les péripéties de la vie agitée de « *Madame Bovary* », on peut maintenant décrire avec plus de précision les traits psychologiques du bovarysme : prédominance de la vie imaginaire sur la vie réelle, insatisfaction permanente devant les réalités de la vie quotidienne, inadaptation au monde tel qu'il est, ennui abyssal devant la vie de tous les jours, constatation désabusée de la banalité de cette vie.

Un dernier élément caractérise le bovarysme et c'est sans doute celui qui lui confère le plus d'originalité, c'est, contre toute attente, la non résignation du bovaryque devant une telle avalanche de constatations négatives. Loin de s'effondrer, il conserve une croyance inébranlable en la possibilité de parvenir « *à être autre que ce qu'il est* ». C'est cette conviction hors de toute réalité, qui a incité les psychiatres à rapprocher le bovarysme de certains troubles mentaux, de l'hystérie d'abord puis de troubles très différents de ceux de l'hystérie. La touche finale revenant à Jacques Lacan qui, dans sa thèse de 1932, donnera au bovarysme une conclusion inattendue.

Bovarysme et hystérie

Emma Bovary était-elle hystérique, comme l'ont cru les premiers psychiatres ? La réponse n'est pas simple car aujourd'hui l'hystérie a disparu de la nomenclature psychiatrique. Elle ne figure pas dans le DSM 5, où elle est remplacée par le terme de « *personnalité histrionique* ». À la vérité, aucun des critères retenus pour ce type de personnalité ne semble applicable *stricto sensu* au comportement d'Emma Bovary. En revanche, si l'on accepte d'en revenir à une conception plus classique de l'hystérie – celle de la fin du XIX^e siècle – on peut retenir que deux critères pourraient évoquer une telle symptomatologie dans le sens qu'il avait alors : l'insatisfaction et la fuite dans l'imaginaire.

L'insatisfaction d'Emma est en effet une constante de son caractère : « *Elle en était toujours*, écrit Flaubert, *à regretter de ne pas être ce qu'elle aurait voulu être* », ce qui est la définition même du bovarysme, selon Jules de Gaultier. Dans un élan de sincérité, elle s'écrie : « *Pourquoi, mon Dieu, me suis-je mariée ?* ». Flaubert ajoute : « *Elle se demandait s'il n'y aurait pas eu un moyen, par d'autres combinaisons du hasard, de rencontrer un autre homme ; et elle cherchait à imaginer quels eussent été ces événements non survenus, cette vie différente, ce mari qu'elle n'avait pas connu* ». C'est « *à partir de cette insatisfaction permanente, que*

s'enclenche, écrit Jules de Gaultier, *une lutte poignante entre réel et imaginaire*». Cette lutte, Emma la subit dans une tension douloureuse entre une vie réelle non acceptée et une vie imaginaire non atteignable. «*Pourvue d'un tempérament fortement accentué et d'une volonté agissante*, écrit Jules de Gaultier, *elle crée en elle, en contradiction avec son être réel, un être d'imagination, fait de toutes ses rêveries et de ses enthousiasmes égarés dans un lyrisme frelaté*». Un peu plus loin, il ajoute : «*Sa vie tout entière est déchirée par cette lutte poignante entre son moi réel méconnu et le monstre chimérique qu'elle a installé dans son cerveau*». De cette lutte intérieure, il tire ce qu'il appelle la théorie des «*deux moi*». La personnalité, selon lui, serait la résultante d'un moi profond méconnu mais ancré dans la réalité et d'un moi imaginaire, épris d'idéal et prenant ses désirs pour des réalités.

Dans son Essai de 1882, Jules de Gaultier trouve l'origine de cette inadéquation dans l'éducation d'Emma au couvent de Rouen : «*La disproportion*, écrit-il, *entre l'éducation qu'elle reçoit avec la destination qu'elle suppose et la destinée qui lui est réservée était bien de nature à déséquilibrer son âme*». On pense à la révélation qui l'a bouleversée quand elle a compris ce qu'aurait pu être sa vie, si elle avait vécu dans un château comme celui de Vaubyessard. L'insatisfaction d'Emma viendrait d'une sorte «*d'erreur d'aiguillage*». Son éducation au couvent l'avait préparée à un statut social qui ne serait jamais le sien, d'où le décalage qui s'installe dans son esprit, quand elle constate qu'au lieu de vivre comme une aristocrate, elle est condamnée à se contenter d'un environnement trivial et d'un mari plus qu'ordinaire. Elle se sent différente des gens qui l'entourent, méprise secrètement leur médiocrité et c'est pour échapper à leur emprise qu'elle rêve d'un amour parfait, d'un amour qui ferait d'elle «*quelqu'un d'autre*», avec la conscience que cet «*autre*» serait en fait son moi véritable. C'est ce désir d'absolu qui lui fait prendre Rodolphe pour un prince charmant et Léon pour un amoureux romantique, alors que le premier n'est qu'un séducteur sans scrupule et le second un clerc de notaire sans envergure. Ainsi, son insatisfaction n'aurait pas d'autre cause que le décalage entre ce qu'elle vit quotidiennement dans son petit bourg normand sans intérêt et ce que son éducation l'avait préparée à vivre. La seule façon de lutter contre cette insatisfaction structurelle est de s'évader dans l'imaginaire et de voir le monde autrement qu'il n'est, ce qui revient malheureusement aussi à programmer un échec inéluctable. Si l'on ajoute que, pour Freud, l'aspect le plus profond de l'hystérie est l'insatisfaction : «*L'hystérique*, écrit-il, *souffre d'un désir de désir insatisfait*», on peut en effet penser que le bovarysme a des liens avec l'hystérie mais qu'il est vrai aussi d'ajouter qu'il ne se confond pas avec elle car il y manque le langage du corps et l'histrionisme du mauvais acteur.

Bovarysme et dégénérescence

Insatisfaits du rapprochement entre bovarysme et hystérie, certains psychiatres ont cherché à impliquer les symptômes du bovarysme dans d'autres entités psychiatriques. En ce sens, ils ont suivi le revirement conceptuel de Jules de Gaultier qui, en 1902, abandonne l'idée, selon laquelle le bovarysme serait dû non à une éducation dévoyée par la lecture de romans pernicious mais à «*une tare constitutionnelle*». Il écrit : «*Au premier plan de la psychologie d'Emma Bovary, il y avait une prédisposition personnelle, à laquelle il convient d'accorder la première place*». Autrement dit, Emma n'aurait pas été influencée par la lecture des romans mais elle aurait lu des romans parce que sa personnalité la prédisposait à le faire. Partant de là, plusieurs psychiatres ont émis l'hypothèse que cette «*tare constitutionnelle*» était la conséquence d'une dégénérescence.

La théorie de la dégénérescence, encore très à la mode au début du XX^e siècle, avait été soutenue au cours du XIX^e par Bénédicte Augustin Morel (1809-1873), médecin chef, à partir de 1840, à l'hôpital psychiatrique de Maréville, près de Nancy. Très connu pour ses travaux sur la dégénérescence, il la définissait comme «*une déviation malade de type primitif d'origine cérébrale*» car il refusait de séparer troubles psychiques et lésions organiques. Sans en avoir la preuve anatomique, il pensait que la dégénérescence était due à une anomalie cérébrale, dont on découvrirait un jour la réalité. L'évolution actuelle des neurosciences lui donne aujourd'hui partiellement raison mais aucune expérimentation probante ne permet encore à l'heure actuelle d'affirmer que cette hypothèse a été scientifiquement validée.

Après Morel, Valentin Magnan (1836-1916) a approfondi la théorie, en différenciant «*les psychoses dégénératives*», dues, selon lui, à une anomalie constitutionnelle et les «*psychoses accidentelles*», survenant par le fait du hasard ; la différence entre les deux se faisant sur la présence ou l'absence de «*stigmates corporels*». À l'évidence, Emma Bovary n'avait pas de stigmates corporels, au sens que leur donnaient les psychiatres de l'époque. On peut aujourd'hui seulement souligner que cette théorie postule le déterminisme absolu des comportements humains, qui a longtemps dominé la pensée psychiatrique, notamment dans le domaine de la psychiatrie médico-légale. Elle fut ultérieurement à l'origine de la caractérologie, dont le caractère scientifique était plus assuré. Soit dit en passant, la théorie de la dégénérescence eut aussi un destin littéraire à travers l'œuvre de Zola, qui en donna une illustration magistrale dans la série des «*Rougon-Macquart*».

Selon Delphine Jayot, qui a étudié les développements du bovarysme après Jules de Gaultier, «*deux psychiatres du début du XX^e siècle ont conçu le bovarysme comme une forme de dégénérescence*. Le premier fut Philibert de Lastic, peu connu

aujourd'hui, mais qui a écrit, en 1906, une thèse sur « *La pathologie mentale dans les œuvres de Gustave Flaubert* », dans laquelle il étend le concept de bovarysme de façon considérable en attribuant ses symptômes à différents personnages flaubertiens, dont Gustave Moreau le héros de *L'éducation sentimentale*. Selon lui, Emma Bovary serait atteinte de « *de débilité et d'hystérie probable* ». La débilité n'était pas à l'époque ce qu'elle est aujourd'hui et signifiait plutôt une forme de dégénérescence mentale. Quant au diagnostic d'hystérie, c'était celui de tous les psychiatres de l'époque.

Le deuxième psychiatre à s'être aventuré dans la psychologie des personnages flaubertiens est Joseph Grasset (1849-1918). Dans un article de 1907, il décrit, lui aussi, Emma Bovary comme une « *dégénérée hystérique* », dont le symptôme principal consisterait en une « *une impuissance à s'adapter à la réalité*. Elle ne vivrait que « *par image et imagination* », ce dont Joseph Grasset déduit assez drôlement que, « *si elle avait réalisé tous ses rêves et était devenue marquise dans un château, elle aurait rêvé d'être la femme d'un humble médecin de campagne* ». Cette opinion sera reprise sous une autre forme, celle de l'insatisfaction foncière d'Emma, insatisfaction qui était certainement un trait fondamental de son caractère mais n'éclaire pas les raisons d'un tel comportement.

Bovarysme et paranoïa

Plus complexe et plus intéressant est le rapprochement du bovarysme avec la paranoïa. Ce rapprochement a été proposé par Georges Génil-Perrin (1882-1962) qui, après avoir rappelé la thèse de Jules de Gaultier, écrit : « *On est conduit à se demander, s'il n'existe pas de liens entre la déformation bovaryque et la déformation paranoïaque dans ses manifestations atténuées ou frustes* ». Le bovarysme comporte, en effet, selon ce psychiatre, les éléments cardinaux de la personnalité paranoïaque. Il les détaille ainsi :

La surestimation de soi (dite aussi hypertrophie du moi ou mégalomanie) est au cœur de la paranoïa. Elle ne manquerait pas non plus dans le bovarysme : Emma Bovary ne se considère-t-elle pas comme très supérieure à son mari et de façon générale à tous les habitants d'Yonville ? Personne ne la comprend et Charles est incapable d'être le héros romantique qu'elle mériterait d'avoir comme mari.

Selon Génil-Perrin, cette surestimation de soi se retrouve chez plusieurs personnages flaubertiens qui, à l'instar d'Emma, seraient eux aussi des « *bovaryques* » : « *Frédéric Moreau, écrit-il, le personnage principal de « L'éducation sentimentale », s'est forgé des goûts et des sentiments en désaccord avec sa véritable nature ; il a le regard fixé sur un idéal qu'il est impuissant à atteindre et qui lui masque la réalité* » ; Monsieur Homais, « *borné et vaniteux, a le culte de la*

science, se croit pour cela un grand savant et tire son érudition des prospectus et des almanachs». Bouvard et Pécuchet «*magistralement caricaturés*», sont des illustrations parfaites de la fausse science et de la bêtise humaine. Saint Antoine se surestime en faisant étalage d'une science religieuse tellement encyclopédique qu'elle confine à la monotonie et au grotesque.

Génil Perrin va même plus loin et étend la notion de surestimation de soi à des personnages littéraires devenus des archétypes tel le «*Bourgeois Gentilhomme*» et les «*Précieuses ridicules*». Molière, argumente-t-il, en a fait des personnages comiques, en jouant sur le décalage entre «*ce que sont ces personnages et ce qu'ils voudraient être*», autrement dit, en en faisant des personnages bovaryques. Don Quichotte, chevalier à une époque où il n'y a plus de chevalerie, entre dans la même catégorie. Le côté bovaryque de son personnage ne fait guère de doute.

La méfiance, autre élément de la paranoïa, se manifesterait chez les bovaryques, sous la forme «*du désenchantement, des désillusions, de l'amertume et des déboires*», qui jalonnent la route de tous ceux qui, comiques ou tragiques, cherchent à assumer un destin autre que celui que le sort leur a assigné. «*Tous, écrit Génil-Perrin, ont un sentiment d'isolement moral, comme un regret de rester incompris, comme une inquiétude vague*». On pourrait ajouter qu'ils éprouvent un indéfinissable sentiment de persécution, dans la mesure où on ne reconnaît pas leur véritable valeur ou on la tourne en dérision.

La fausseté du jugement, enfin, l'élément paranoïaque par excellence, conditionnerait une défaillance logique, qui peut conduire les personnages bovaryques jusqu'au délire. Tous échafaudent des raisonnements faux, qui les trompent dans leur estimation d'eux-mêmes et dans la compréhension du contexte social, où ils sont plongés. Dans une étude sur Flaubert, Paul Bourget, résume d'une phrase l'origine de cette fausseté du jugement «*C'est, écrit-il le mal de la pensée qui précède l'expérience au lieu de s'y assujettir*». En notre période actuelle, où les préjugés idéologiques priment sur la soumission à la réalité, on ne peut que souscrire à une telle affirmation !

De cette confrontation entre bovarysme et paranoïa Génil-Perrin conclut : «*qu'il n'y a pas de différence de nature mais seulement des écarts de degré entre la déformation bovaryque et la déformation paranoïaque*». Il explique cette identité de nature par la théorie des «*deux moi*», qu'il emprunte à Jules de Gaultier et pense, comme lui, que la personnalité résulte de l'alliance d'un moi réel (le moi de la raison, du jugement, de la prise de décision, de l'adaptation sociale) et d'un moi imaginaire (le moi de l'illusion, de la rêverie et du fantasme). Dans cette configuration psychologique, le bovarysme consisterait en l'abandon du moi réel au profit du moi imaginaire ; abandon qui, selon Delphine Jayot, «*ouvrirait la porte à la maladie mentale*», plus précisément au délire paranoïaque, dont le

bovarysme ne serait, en quelque sorte, que la porte d'entrée. Il faut reconnaître que ce genre de raisonnement ne manque pas de pertinence surtout lorsqu'il s'applique aux personnages littéraires qui ont été cités.

Bovarysme et personnalité normale

Cette notion de « *porte d'entrée* » ou, pour parler de façon plus psychiatrique d'état prépsychotique, amène à se poser la question du caractère normal, voire universel, du bovarysme. On peut, en effet, se demander si toute personnalité ne comporterait pas, à l'état latent, un élément bovaryque, qui pourrait, selon les cas et les circonstances, évoluer soit de façon positive vers une adaptation et une ascension sociale raisonnable (« *Le bovarysme, écrit Per Buvik, est propice et nécessaire à toute évolution* ») soit de façon négative vers une opposition frontale au milieu, pouvant aller jusqu'au délire de persécution. Cette conception, selon laquelle le bovarysme serait un carrefour psycho pathologique, correspondant à ce que Génil-Perrin qualifie de « *caractère atténué ou fruste de la paranoïa* » a été reprise avec des nuances et des modifications parfois superficielles par la psychanalyse d'abord puis par l'anthropologie et la philosophie.

La psychanalyse

Si Freud a ignoré le bovarysme, Jacques Lacan, lui, l'a rencontré dès sa thèse inaugurale de 1932. Dans ce travail, réédité en 1975 et dont le titre est : *La psychose paranoïaque en relation avec la personnalité*, il montre que des liens profonds unissent paranoïa et personnalité normale. Sans entrer dans les détails de son argumentation, rappelons seulement que celle-ci est basée sur l'observation clinique d'une jeune femme, internée en psychiatrie, parce qu'elle avait tenté de poignarder à la sortie d'un théâtre une actrice très connue à son époque, Huguette Dufflos. À son geste homicide, la jeune femme n'avait donné comme explication que l'intime conviction qu'elle avait, que l'actrice en question « *avait des intentions malveillantes sur son fils* ».

Ce geste, que certains auraient attribué à la paranoïa, a été qualifié « *d'essentiellement bovaryque* » par Lacan, qui justifie son affirmation par le fait que la jeune criminelle avait cherché à donner un sens à son geste criminel, au même titre qu'Emma Bovary à ses aventures sentimentales. Dans les deux cas, c'est l'alibi du sens qui serait supposé expliquer l'acte criminel de l'une et les liaisons adultérines de l'autre. Et Lacan de conclure : « *Le bovarysme est le symbole même du drame de la personnalité* ».

C'est d'abord un drame, parce que « *vouloir être autre que ce que l'on est* » implique l'impérieuse nécessité de trouver un sens capable d'indiquer le chemin à suivre pour que s'opère cette transformation. Mais c'est aussi un drame parce que, comme ce sens échappe à toute rationalité, chacun le fabrique à

son usage personnel, en se fiant à son imaginaire. Et c'est enfin un troisième drame, parce que, une fois trouvé, ce sens, qu'il soit bon ou mauvais, justifié ou délirant, inoffensif ou dangereux, devient le modèle et le guide (ou, pour parler comme les philosophes, « *la raison suffisante* ») de toutes les actes, de tous les choix et de toutes les décisions de l'individu qui l'a érigé en modèle de vie. Des conséquences d'une telle adhésion dramatique, on peut donc attendre ou tout le meilleur ou tout le pire.

Dans sa thèse de 1932, Lacan ne poussera pas plus loin l'argumentation mais, quinze ans plus tard, en 1946, au colloque de Bonneval, où il s'opposera à Henry Ey sur « *la causalité psychique* », il radicalisera sa position en affirmant que « *La structure normale, c'est la structure paranoïaque* » et il argumentera sa thèse en introduisant dans le choix du sens qu'on donne à sa vie la notion de croyance « *car, écrit-il, la croyance peut se fourvoyer dans une pensée sans déchéance* », c'est-à-dire non pathologique. C'est ainsi que, lorsqu'un individu désire « *être autre que ce qu'il est* », il le fait, parce qu'il croit que « *l'autre vie, à laquelle il aspire, sera meilleure pour lui* » (ce qui était bien le cas d'Emma Bovary).

Dans cette optique, la croyance ne serait donc que la « *paranoïa de l'homme normal* », autre façon de dire que « *la structure normale c'est la structure paranoïaque* ». Sans conséquence et sans danger, quand la croyance est individuelle, personnelle, discrète et qu'elle touche à des domaines anodins (*je crois qu'il fera beau demain !*), la croyance peut devenir redoutable, lorsqu'elle est collective, agressive et génère une intolérance criminelle comme on vient d'en avoir des preuves multiples depuis quelques années. Combien d'hommes sont morts ou ont tué avec bonne conscience, parce qu'ils avaient des croyances qui les autorisaient à le faire ! Depuis la République de Platon jusqu'aux totalitarismes du XX^e siècle, les milliers d'utopies, qui parsèment le cours des siècles, ont été basées sur le même principe « *de croyance dévoyée* ». Et soit dit en passant, toutes ces utopies basées sur des idéologies et des religions donnent entièrement raison à Génil-Perrin, lorsqu'il soupçonne le bovarysme d'être « *la porte d'entrée de la paranoïa* ».

L'anthropologie

L'anthropologie apporte aussi des arguments en faveur du caractère normal du bovarysme. La définition qu'en donne Jules de Gaultier « *Le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autrement qu'il n'est* » n'est en fait que la constatation d'une vérité première, selon laquelle l'être humain est le seul au monde à avoir la conscience à la fois de son identité et de la possibilité, sinon de la changer, du moins de l'infléchir apparemment librement. C'est ce pouvoir qui le différencie fondamentalement de l'animal qui, totalement déterminé n'obéit qu'à son instinct (une abeille fera toujours une ruche et une fourmi une fourmilière,

jamais l'inverse). L'homme, au contraire, est capable de dominer ses instincts et de les dévier vers d'autres fins que celles assignées par la nature et, s'il peut le faire, c'est parce qu'il est le seul à posséder une volonté et un raisonnement qui le guident. L'une et l'autre lui permettent de modifier sa trajectoire, que celle-ci soit individuelle ou sociale, et de générer un progrès, un changement et, de façon générale, une amélioration de son sort. Le meilleur exemple de ce « *bovarysme social* », c'est notre civilisation, qui inclut dans sa définition le progrès technologique et l'évolution continue vers plus de bien-être.

Une preuve a contrario est donnée par les civilisations qui, refusant le bovarysme, se condamnent à se répéter sans cesse, selon un processus que Nietzsche qualifie : « *d'éternel retour du même* », à l'instar des abeilles, qui fabriquent la même ruche depuis la nuit des temps.

La philosophie

Quant à la philosophie, elle est peut-être redevable au bovarysme d'une réponse à un problème qu'elle cherche à résoudre depuis la nuit des temps, à savoir celui de « *l'identité de l'être* ». Dans la définition : « *le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre que ce qu'il n'est* », on n'a peut-être pas assez souligné que l'élément important c'est la fin de la phrase, le « *ce qu'il est* ». Comment se concevoir « *autre que ce que l'on est* », si l'on ne sait pas « *ce que l'on est* » ? Depuis le « *Gnothi seauton* », inscrit sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes (et repris par Socrate), jusqu'au « *Deviens ce que tu es* » de Nietzsche, la philosophie n'a jamais cessé de s'interroger sur le problème de la connaissance de soi. Toutes les théories philosophiques, ou presque, ont tenté de répondre à cette redoutable question, que Lacan résume en posant à sa manière la question cruciale de la philosophie : « *Quel est cet autre qui parle dans le sujet et dont le sujet n'est ni le maître ni le semblable, quel est l'autre qui parle en lui ? Tout est là* ».

Autrement dit quelle est cette identité méconnue, qui dicte notre conduite à « *l'insu de notre plein gré* », selon la célèbre formule de Richard Virenque ? Formule qui n'est pas si idiote qu'elle en a l'air car elle évoque de façon amusante mais juste cet « *autre* » qui est en nous et dont nous ne savons rien. Or si nous n'en savons rien, c'est par ce qu'il n'affleure qu'imparfaitement à notre conscience, autrement dit parce qu'il est inconscient.

C'est pourtant cet inconscient, dont nous ne sommes « *ni le maître ni tout à fait le semblable* », qui détermine à notre insu nos actions, bonnes ou mauvaises, nos sentiments, nos passions, nos amours et nos haines, nos ambitions et nos déceptions. De quoi est-il fait ? D'un entassement pêle-mêle et refoulé d'éducation, de culture, de contacts affectifs, de traumatismes subis, de rencontres partagées et surtout d'identifications diverses. Certaines nous sont

connues, ce sont les moins dangereuses mais beaucoup sont inconscientes et ce sont elles les plus inquiétantes car elles donnent une apparence de liberté à ce qui n'est en fait que le fruit d'un déterminisme inconscient.

Ici se clôt le bovarysme qui, parti de l'illusion de pouvoir devenir librement « *autre que ce que l'on est* », obéit seulement et sans en avoir conscience, à « *cet autre inconnu dont nous ne sommes ni tout à fait le maître, ni tout à fait le semblable* ».

Pour conclure

On peut certainement affirmer que le bovarysme conserve, encore aujourd'hui, toute son actualité. « *Devenir autre que ce que l'on est* » est au fond le désir de chacun. Dans le meilleur des cas, ce désir légitime est le facteur indispensable de tout progrès ; dans le pire, il peut malheureusement conduire à l'adhésion aveugle à des utopies mortifères, dangereuses pour l'individu et pour la collectivité. Une chose est sûre cependant, c'est que, comme le rappelle avec humour l'un des personnages d'un film sur « *Madame Bovary* » : « *Il y aura toujours de par le monde des Bovary, assises sous un pommier, qui s'obstineront à vouloir y trouver l'odeur des oranges* ».



Bibliographie

- Bourget P. (1883) : *Essai de psychologie contemporaine*. Lemerre Edit., Paris, pp.148-149.
- Brix M. (2015) : « Le bovarysme de Balzac à Flaubert », in Gaultier J. de, *op. cit.*, pp. 331-350.
- DSM-5 (2015) : *Personnalité histrionique*. Elsevier Masson, Paris, pp.784-787.
- Dumesnil R. (1932) : *Gustave Flaubert. L'homme et l'œuvre*. Desclée de Brouwer, Paris, pp 348-355.
- Flaubert G. (1857 réédit.1972) : *Madame Bovary*. Gallimard, coll.folio, Paris, 441 p.
- Flaubert G. (1864 réédit.1996) : *L'éducation sentimentale*. Marabout, Paris, 453 p.
- Flaubert G. (1874 réédit.1983) : *La tentation de Saint Antoine*. Gallimard, folio classique, Paris, 237 p.
- Flaubert G. (1877 réédit.2011) : *Bouvard et Pécuchet. Dictionnaire des idées reçues*. Flammarion, Paris, 401 p.
- Flaubert G. (1877 réédit.1973) : *Trois contes*, Gallimard, Folio classique, Paris, 184 p.

- Gautier J. de (1882 réédit.2015) : *Le bovarysme. La psychologie dans l'œuvre de Flaubert*. Annoté et présenté par Didier Philippot, suivi de 9 études réunies et coordonnées par Per Buvick. Editions du Sandre, Paris, pp. 11-73.
- Génil-Perrin G. (1927) : *Les paranoïaques. Les délires d'interprétation. La constitution*. Maloine, Paris, pp. 240-261.
- Génil-Perrin G. (1911) : «L'idée de dégénérescence dans l'œuvre de Morel», *Revue de Psychiatrie* (4 avril 1911).
- Jayot D. (2015) : « Le bovarysme, de la psychologie à la psychanalyse, de Gautier à Lacan », in Gautier Jules de, *op. cit.*, pp. 251-264.
- Lacan J. (1932 réédit.1975) : *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa*, Éditions du Seuil, Paris, 412 p.
- Lacan J. (1946) : « Propos sur la causalité psychique », in *Le problème de la psychogenèse des névroses et des psychoses*. Colloque de Bonneval. Desclée de Brouwer, Paris, pp. 23-54.
- Lacan J. (1966) : in *Ecrits. Propos sur la causalité psychique*, pp.151-193.
- Lastic Ph. de (1906) : *La pathologie mentale dans les œuvres de Gustave Flaubert*. Baillières Edit., Paris,
- Lôo H. : (1995) : « Le bovarysme », in Porot A. *Manuel alphabétique de psychiatrie*. PUF, Paris, p 95.
- Morel B. A. (1857) : *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine et des causes qui produisent ces variétés malades*. Baillières Edit., Paris, N° 9.
- Per Buvik (2015) : « Le principe bovaryque », in Gautier J. de, *op. cit.*, pp. 201-210.
- Sartre J.P. (1971 et 1988) : *L'idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1827 à 1857*, NRF, Editions Gallimard, Paris, 3 volumes respectivement de 1106 p, 2165 p et 823 p. (Un monument ! le dernier livre de Sartre)